

Hélène Cixous, l'impossible retour

René de Ceccatty, « Le Monde »
du 14/09/2007

En retournant en Algérie, pays où elle est née, Hélène Cixous accomplissait un geste qui était désapprouvé par sa mère. Le récit que lui inspire ce retour se présente donc comme celui d'un combat, un combat intérieur, de ceux qu'ont décrits Proust, Stendhal, Montaigne, références constantes de l'écrivain, mais aussi ceux des chevaliers Roland et Olivier, des chansons de geste. C'est dire que le ton n'est pas celui de la chronique de voyage. En 1993, nous dit Hélène Cixous, elle prit la décision d'intégrer l'Algérie à ses livres : "l'année où je n'ai plus réussi à faire obstacle à l'entrée de la Chose Algérie dans mes livres".

L'œuvre d'Hélène Cixous, on le sait, est hantée par une quête de la mémoire, de "la vie au-delà de la vie". Son livre, nous dit-elle, mais elle pourrait le dire de tous les autres, "héberge les inoubliés". Ce retour sur lequel sa mère, Eve Klein, compagne aimante et sévère de chacune de ses entreprises littéraires les plus récentes, ironise ("Ils veulent que tu écrives "Ton retour" en Algérie"), n'est pas une promenade impressionniste. C'est un dialogue avec les morts : et parmi eux, deux présences absentes qui expliquent le titre, *Si près*, celle du père et de Jacques Derrida.

Répondant à l'invitation d'une ancienne camarade de classe algérienne devenue une figure politique, la romancière revient donc dans un pays qu'elle a quitté quand elle avait 19 ans, pour mener à Paris une vie d'intellectuelle, qui a commencé "à l'état de buée". C'est à Paris qu'elle construira son œuvre et ce que l'on peut appeler son identité de femme et d'écrivain, avec ses amitiés, ses amours, ses passions, ses engagements personnels dans la vie littéraire, politique, philosophique, théâtrale. Mais la nourriture essentielle demeure dans l'enfance et l'adolescence, comme en témoignent, en effet, les livres de toutes ces dernières années. La bataille incessante pour une littérature pure et pour une pensée exigeante, les séminaires à l'Université, l'approfondissement des analyses en compagnie de Jacques Derrida jamais n'ont détourné Hélène Cixous d'une autre vie. Celle qu'elle n'a jamais quittée : "Tout le solide, le brillant, le sanglant, l'éclatant, le respirant, le charnel était à

Alger, à Paris, je flottais dans l'état gazeux, je traînais dans la poussière, je ne respirais pas."

Mais redonner sa place à ce qu'elle appelle "l'algériance", comme une trace insaisissable et ineffaçable qui envahit sa sensibilité itinérante, sans réel ancrage français, n'est pas aisé : "Chaque fois que j'ai voulu écrire "sur" l'Algérie, il y a eu compulsion-disparition de mes premières pages de notes." Et au moment où la nécessité évidente d'écrire ce livre s'impose à elle, elle éprouve une sorte de découragement qui exige aussitôt pour être contré une grande énergie : "Jamais je n'ai rencontré un livre qui m'oppose une résistance aussi lourde, vivace, rocheuse, j'use un titan par page. Il faut, me dis-je, que je me sois présentée devant l'Interdit."

Il ne s'agit pas seulement de l'interdit d'Orphée – ne pas se retourner -, mais celui qui concerne le dialogue avec les morts. Jacques Derrida n'est pas mort dans ce livre. Il est en étroite communication avec la rédaction même du livre. Et il y a quelque chose de bouleversant à vérifier, à travers les livres d'Hélène Cixous, la persistance de cette amitié. On ne trouve peut-être que chez Proust une telle fonction de l'amitié intellectuelle et affective pour l'élaboration d'un monde imaginaire. Plusieurs fois, la narratrice évoque la métaphore dont use Proust pour décrire le conflit de l'amour et de l'oubli, dans *Albertine disparue* : "Et mon amour qui venait de reconnaître le seul ennemi par lequel il pût être vaincu, l'Oubli, se mit à frémir, comme un lion qui dans la cage où on l'a enfermé a aperçu tout d'un coup le serpent python qui le dévorera." Le lion Amour et le python Oubli : deux animaux symboliques qui s'ajoutent au bestiaire de l'écrivain.

La démarche littéraire, au-delà du simple retour matériel dans le pays d'origine, consiste à "atteindre l'impossible". "J'ai voulu arriver en Algérie, il aurait peut-être mieux valu pour moi que j'y atteigne, mais c'était impossible." Cette impossibilité, dans le livre, prend la forme qui lui donne indirectement son titre : un arbre, un cyprès, dont la consonance, en français, évoque deux autres syllabes "si près". Les pages qu'inspirent l'arbre et ces syllabes sont admirables, parce que chargées du lyrisme très spécifique à Hélène Cixous. Le cyprès du lycée Fromentin, aperçu au début des années 1950, "aussi visible et aussi fort qu'en rêve", devient la représentation de l'absence, de la mémoire, du deuil et de l'amour. Ce sont évidemment aussi les cyprès autour de la tombe du père. "Et tu es là. Au cyprès." A entendre puis à relire.